

GENT PARIS

JONNY GENT'S FIRST SOLO SHOW IN FRANCE

CURATED BY ADRIAN DANNATT

14 MARCH - 29 APRIL 2023

GALERIE PIXI - MARIE VICTOIRE POLIAKOFF
95 RUE DE SEINE, 75006 PARIS, FRANCE

Galerie Pixi - Marie Victoire Poliakoff is proud to present an exhibition by Jonny Gent - both his first solo show in a decade and his very first exhibition in France.

This comeback marks the return of Gent (1) to that sweaty canvas of the contemporary art arena, having spent the last ten years being altogether too-successful elsewhere; notably creating the celebrated Sessions Arts Club in Clerkenwell, London (6), and his self-described 'sanctuary' Boath House in the Scottish Highlands (3).

Gent may not have recently exhibited his paintings but these restaurants and hotels could well be considered his new creative medium, having emerged directly out of this same artistic practice.

Born into a notorious Cheshire pub in 1976 Gent lived his entire life above restaurants or public houses; he always knew he was an artist but never necessarily thought that required any official confirmation. However, he good-naturedly obliged by attending art school at Cheshire and Edinburgh. Gent set up his first studio in Glasgow in an abandoned laundrette and immediately attracted the attention of the famous casting director Des Hamilton who having failed to recruit Gent as an actor instead became his art agent, placing his works with his many celebrity clients and friends.

Gent's first sell-out show was in 2004 at Hotel gallery in London, run by Darren Flook and Christabel Stewart, and from then on, in his own words "it was straight to Hollywood." In LA Gent was adopted by another fabled casting director John Papsidera, who bought his entire oeuvre on the spot and organised his first American solo at Glu Gallery, entitled '*This is the One They're Going to Remember Me For.*'

By now Gent had a studio in Beverly Hills and became addicted to opening new ones around the world, eventually creating some twenty of them everywhere from Ireland to Bangkok, Venezuela to Cagnes-sur-Mer and Monaco; each of these was a unique haven, secret space, devoted to food, art and music. They also bred a constant flow of admirers, collectors and patrons.

It was whilst living and working in the Highlands and Dubai that Gent realised others might like to share - however vicariously - his delicious way of life, to "steal a glimpse behind the studio curtain." This led to his creating CABIN, a version of his working studio which also served as a sort of introductory prologue to a store, bar and restaurant and Dubai had certainly never seen anything so sexy. Selling this first venture he moved to London to build 'CABIN STUDIO LTD', a hospitality brand mirroring the practice and ethos of his creative retreat. The success of this inevitably led to both Sessions and Boath and whatever comes next, planned venues in New York, Ibiza and the Côte d'Azur.

Gent's current show at Pixi conjours the atmosphere of some abandoned artist's studio and deploys a wide variety of media from throughout his career, whether sheets of drawings torn from the dining room tables of Sessions, hand-made 'painters and hunters jackets' or a brand new range of ceramic tableware (5). There will also be new canvases fresh off the easel, menu drawings, collages, doodles, scraps and mixed-media masterpieces (2&4).

Gent has exhibited everywhere from the Freud Museum to XVA in Dubai, Phillips de Pury, Saatchi Gallery, Automatic Sweat in LA, Mummery + Schnell, Edinburgh Scottish National Gallery and the Liverpool Museum. His last solo show was at Nyehaus Fallonbar in Manhattan in 2013.

MV.POLIAKOFF@GMAIL.COM / DANNATTADRIAN@GMAIL.COM
+33 (0)6 11 90 29 35
GALERIEPIXIMARIEVICTOIREPOLIAKOFF.COM



GENT PARIS

PREMIÈRE EXPOSITION PERSONNELLE DE JONNY GENT EN FRANCE

COMMISSARIAT D'ADRIAN DANNATT

14 MARS - 29 AVRIL 2023

GALERIE PIXI - MARIE VICTOIRE POLIAKOFF
95 RUE DE SEINE 75006 PARIS

La Galerie Pixi - Marie Victoire Poliakoff est fière de présenter une exposition de Jonny Gent - à la fois sa première exposition personnelle depuis une décennie et sa toute première exposition en France.

Cette exposition marque le retour de Gent (6) dans l'art contemporain, après avoir passé les dix dernières années à connaître le succès ailleurs, notamment en créant le célèbre Sessions Arts Club à Clerkenwell, à Londres (2), et son «sanctuaire» auto-proclamé, Boath House, dans les Highlands écossais.

Gent n'a peut-être pas exposé ses peintures récemment, mais ces restaurants et hôtels pourraient bien être considérés comme son nouveau moyen de création, ayant émergé directement de cette même pratique artistique.

Né en 1976 dans un pub notoire du Cheshire, Gent a vécu toute sa vie au-dessus de restaurants ou de maisons publiques ; il a toujours su qu'il était un artiste mais n'a jamais pensé que cela nécessitait une confirmation officielle. Cependant, il s'y est plié avec bonhomie en fréquentant les écoles d'art de Cheshire et d'Edimbourg. Gent installe son premier studio à Glasgow dans une laverie abandonnée et attire immédiatement l'attention du célèbre directeur de casting Des Hamilton qui, n'ayant pas réussi à recruter Gent comme acteur, devient son agent artistique, plaçant ses œuvres auprès de ses nombreux clients et amis célèbres.

La première exposition à guichets fermés de Gent a eu lieu en 2004 à la galerie Hotel de Londres, dirigée par Darren Flook et Christabel Stewart. Après «c' était tout droit vers Hollywood». À Los Angeles, Gent a été adopté par un autre directeur de casting légendaire, John Papsidera, qui a acheté toute son œuvre sur-le-champ et a organisé son premier solo américain à la galerie Glu, intitulé «*This is the One They're Going to Remember Me For*». Gent possède désormais un studio à Beverly Hills et devient accro à l'idée d'en ouvrir de nouveaux à travers le monde, pour finalement en créer une vingtaine partout, de l'Irlande à Bangkok, du Venezuela à Cagnes-sur-Mer et Monaco ; chacun de ces lieux était un havre unique, un espace secret consacré à la nourriture, à l'art et à la musique.

C'est en vivant et en travaillant dans les Highlands et à Dubaï que Gent s'est rendu compte que d'autres personnes aimeraient partager - même par procuration - son délicieux mode de vie, pour «jeter un coup d'œil derrière le rideau du studio». C'est ainsi qu'il a créé CABIN, une version de son studio de travail qui servait également de prologue à une boutique, un bar et un restaurant, et Dubaï n'avait certainement jamais rien vu d'aussi sexy. Après avoir vendu cette première entreprise, il s'est installé à Londres pour créer «CABIN STUDIO LTD», une marque d'hospitalité reflétant la pratique et l'éthique de sa retraite créative. Le succès de cette entreprise a inévitablement conduit à la création de Sessions et de Boath et, quoi qu'il arrive, à la création de lieux à New York, à Ibiza et sur la Côte d'Azur.

L'exposition actuelle de Gent chez Pixi évoque l'atmosphère d'un atelier d'artiste abandonné et déploie une grande variété de supports issus de toute sa carrière, qu'il s'agisse de feuilles de dessins arrachées aux tables de la salle à manger de Sessions, de 'vestes de peintre et de chasseur' faites à la main ou d'une toute nouvelle gamme de vaisselle en céramique. Il y aura également de nouvelles toiles fraîchement sorties du chevalet, des dessins de menus, des collages, des gribouillages, des chutes et des chefs-d'œuvre de techniques mixtes (1,3,4&5).

Gent a exposé partout, du Freud Museum à XVA à Dubaï, en passant par Phillips de Pury, Saatchi Gallery, Automatic Sweat à LA, Mummery + Schnell, la Scottish National Gallery d'Edimbourg et le Liverpool Museum. Sa dernière exposition solo a eu lieu à Nyehaus Fallonbar à Manhattan en 2013.

MV.POLIAKOFF@GMAIL.COM / DANNATTADRIAN@GMAIL.COM

+33 (0)6 11 90 29 35

GALERIEPIXIMARIEVICTOIREPOLIAKOFF.COM

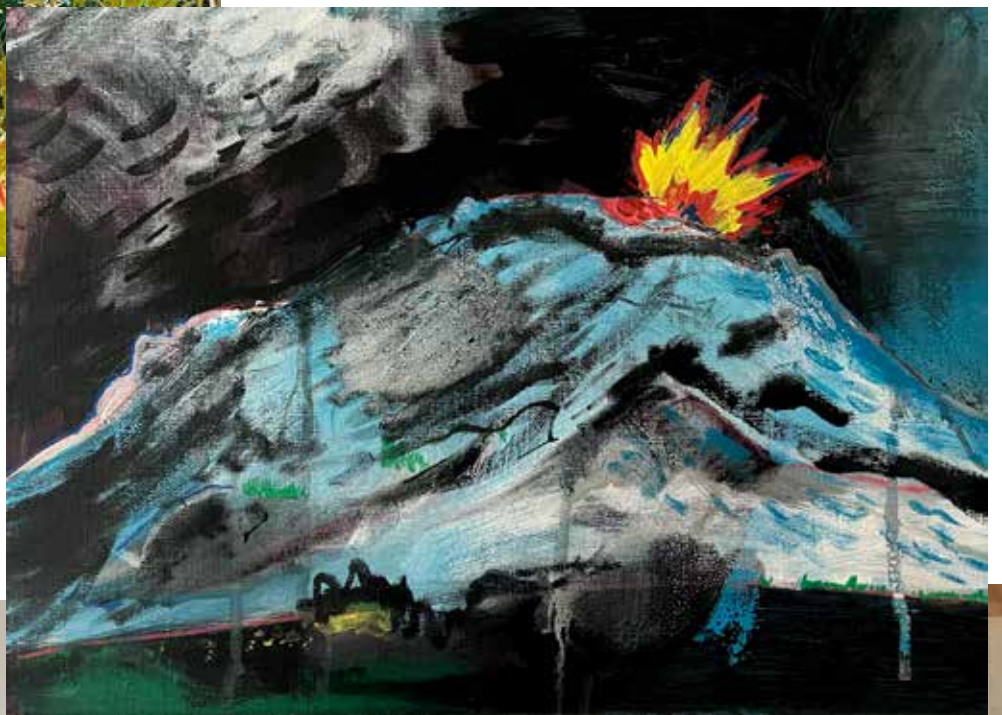


2021

Gent 2.



1.



4.

3.



5.

6.



GENT PARIS

TEXTE D'ADRIAN DANNATT

«On peut être un artiste sans être rien de particulier.» - Marcel Duchamp

J'ai donc continué à entendre parler de lui à distance et je ne pouvais pas lutter contre cette légende ; joueur, amant, ivrogne, baladin, dandy, esprit et mauvais payeur, charismatique des bas-fonds à la dérive dans le plus grand luxe, ruiné dans le cellulôid avec son propre penthouse, son propre ascenseur interne vers les étoiles ; Aujourd'hui, il est à l'aise à San Francisco ou dans un harem à Dubaï, il trébuche dans les rues du centre-ville de Los Angeles avec un turban presque, ruiné par des vins les plus rares dans une vaste demeure en Écosse, jouant de la country à plein volume dans la neige, rayé comme une fiole de diamants, il rouille son armure, son tweed de guerrier, sa mâchoire de verre brutale contre sa mâchoire du sud, boxeur fatal en permanent KO.

J'ai écrit ces mots sur Jonathan «Jonny» Gent il y a une bonne dizaine d'années, à l'occasion de sa dernière exposition solo qui s'est déroulée à Manhattan en 2012, en essayant de capturer un sentiment fugace de la magie et du mystère de l'homme. Non, Gent n'a peut-être pas eu d'exposition au cours des dix dernières années, mais il n'a pas chômé. C'est lorsqu'il vivait et travaillait à Dubaï que Gent a réalisé pour la première fois que d'autres personnes aimeraient partager - même par procuration - son délicieux mode de vie bohème, pour «jeter un coup d'œil derrière le rideau du studio». C'est ainsi qu'il a créé CABIN, une version de son studio de travail qui servait également de magasin, de bar, de restaurant, de havre de civilisation. Dubaï n'avait certainement jamais vu d'aussi sexy et le concept a rapidement trouvé un acheteur-investisseur prêt à s'emparer de l'idée de Gent. Gent est alors retourné à Londres pour créer CABIN STUDIO LTD, une société conçue pour mettre sa convivialité, son style de vie et de travail, à la disposition du monde entier, moins une «marque» qu'une attitude, reflétant la pratique et l'éthique de sa créativité, et non sans profit.

C'est ainsi que Gent a créé le Sessions Arts Club au cœur de Londres, dans le plus grand bâtiment 'Georgian' classé de Clerkenwell, qui est rapidement devenu le restaurant le plus fréquenté de la capitale, un buzz qui s'est transformé en rugissement puis en une cacophonie assourdissante de gloire, la table la plus chaude de la ville. Et comme toujours, l'art était au centre de l'action, non seulement en ce qui concerne les galeristes, les collectionneurs, les conservateurs et les artistes de premier ordre qui se battaient pour toute réservation disponible, mais aussi dans les expositions tournantes d'œuvres soigneusement choisies et, bien sûr, dans l'impressionnant atelier de Gand, le moteur essentiel de toute l'entreprise. Le succès de Sessions a été suivi par la création de Boath House, le «sanctuaire» de Gent, dans les Highlands écossais, où la créativité reste le concept générateur central, que ce soit pour les musiciens de passage, les écrivains résidents ou l'atelier personnel de Gent. Sessions et Boath seront inévitablement suivis de nouveaux lieux similaires, que ce soit à New York, à Ibiza ou sur la Côte d'Azur.

Mais surtout, le talent de Gent en tant que maître d'hôtel, décorateur, restaurateur, designer, hôtelier, ne doit être compris que comme une autre facette de son énergie créatrice multiple, directement issue de sa pratique artistique. Car Gent est né dedans, se sachant artiste dès son plus jeune âge. Oui, alors qu'il n'était qu'un nourrisson, il a créé une série de dessins d'une précocité exceptionnelle, soigneusement conservés et dignes d'être exposés en tant que tels, comme commencent tant de biographies d'artistes célèbres. Mais Gent savait qu'il était un «artiste» dans un sens beaucoup plus large, un artiste de la vie, si vous voulez. À l'instar d'Arthur Cravan, un autre pugiliste, aventurier et globe-trotter, Gent n'a jamais ressenti la pression de se produire pour ses pairs ou pour le soi-disant monde de l'art «professionnel» ; il fait ce qu'il fait, cuisiner, rire, pêcher, baiser, se battre, danser ou boire, en tant qu'artiste, indépendamment du besoin de raconter ou de montrer. Être avec Gent, dans le radar constant de son charme, la statique lumineuse de son danger, bouffon et soldat, jongleur et janissaire, c'est jouir du monde tel que le véritable artiste le fait apparaître, le veut ainsi.

Gent a fréquenté l'école des beaux-arts du Cheshire et d'Édimbourg (où il a failli être renvoyé pour avoir refusé de faire autre chose que ce qu'il voulait) avant d'installer son premier studio à Glasgow, dans un lavoir abandonné d'un quartier malfamé de la ville. À peine Gent l'a-t-il rempli des nouvelles œuvres qu'un certain Des Hamilton passe par là. Ce dernier, célèbre directeur de casting, repère rapidement son potentiel de star et tente de recruter Gent comme acteur. Ayant essayé un refus, il décida d'acheter l'ensemble de l'œuvre de Gent et de devenir son agent de facto. En tant que tel, il a placé son travail auprès de sa vaste liste de clients et d'amis célèbres (dont les noms sont trop célèbres pour être mentionnés ici), qui ont tous inévitablement fini par adorer Gent.

Il a commencé à travailler sur des plateaux de tournage à Paris et en Italie, notamment en collaborant avec Luca Guadagnino, avant d'organiser sa première exposition à guichets fermés en 2004 à la galerie Hotel de Londres, dirigée par Darren Flook et Christabel Stewart. Et à partir de ce moment-là, selon ses propres termes, «il est allé directement à Hollywood». À Los Angeles, Gent est adopté par un autre directeur de casting de premier plan, John Papsidera, qui investit massivement dans son travail et organise son premier solo américain à la galerie Glu, intitulé «This is the One They're Going to Remember Me For». Gent a désormais un studio au fin fond de Beverly Hills et se retrouve rapidement accro à en ouvrir de nouveaux à travers le monde, pour finalement en créer une douzaine partout, de l'Irlande à Bangkok, du Venezuela à Cagnes-sur-Mer et Monaco ; chacun d'entre eux est un havre unique, un espace secret, consacré à la nourriture, à l'art et à la musique. Ils ont également engendré un flux constant d'admirateurs, de collectionneurs et de mécènes.

Il est rafraîchissant de constater que Gent ne se soucie guère de connaître les noms des artistes, des mouvements ou des tendances actuelles. Et si son travail est si puissant, c'est précisément parce qu'il vient de cette position de désengagement, de détachement presque bouddhiste, en dehors des marées de l'ambition et de l'approbation du monde. Gent ne peut s'empêcher de dessiner, peindre, coller, empoter, tracer, saisir, gribouiller, convoquer, et tout cela pour lui-même, pour le plaisir, avec l'énergie et la spontanéité du pur bricolage punk. Car Gent est né en 1976, annus mirabilis de cette explosion punk qui semble avoir imprégné son corps, chante encore dans son sang. Comme toujours, lorsque les gens rencontrent Gent pour la première fois, ils commencent immédiatement à parler de son charme (qu'il s'agisse de ma mère de 98 ans ou d'une débutante nubile) et de son irrésistible bravoure de scallywag, après quoi je suis obligé d'intervenir : «Oui, oui, mais avez-vous vu l'art qu'il fait, c'est merveilleux, indépendamment du garçon lui-même, vous devez simplement le voir».

Gent traite de la mythologie, personnelle et universelle, de la culture populaire, des traditions et des légendes, des archétypes et des ancêtres. Il exploite une sorte de «peinture d'histoire» (comme dans le genre traditionnel le plus grandiose des maîtres anciens), mais «l'histoire» dans son sens le plus fringant, le plus humain, proche de l'anecdote paillard de Hogarth. Une première série d'huiles sur toile de Gent le mettait en scène sous les traits de divers héros militaires, téléportés à travers le temps avec son coiffeur jaune caractéristique intact, pour combattre vaillamment dans les tranchées d'Ypres, à Gettysburg ou dans les charges napoléoniennes.

Ici, le romantisme de Gent est à l'avant-plan, en pleine effervescence ; exploitant la «fictionnalité» latente de la peinture figurative, Gent s'incarne dans une série de personnages imaginaires, comme un scénariste ou un acteur, il peut «jouer» les rôles les plus dangereux sans risque, le méchant d'une guerre, d'une tournée rock ou d'un fiasco de bordel, et en sortir indemne, la seule contrainte à son poignet de peintre. Il s'agit presque de cartes postales, d'un souvenir visuel, d'une biographie fantaisiste sur le mode du journal intime, où Gent nous livre une ambiance, une atmosphère précise, à sa manière joyeusement directe, sans bavardage, allant droit au but, claire comme de l'eau de roche, sans excès de graisse mais avec beaucoup de piquant.

Gent est en fait relativement lent dans la production de ses œuvres, ne produisant qu'un petit nombre de grands succès chaque année, car chacun d'entre eux doit être taillé à la main, à partir de la longue expérience de sa vie ; pourtant, ils ont l'aura heureuse des œuvres produites quotidiennement, des aquarelles bancales chaque matin de gueule de bois ou un flot de micro-maîtrises pendant une longue nuit de grincement de dents cha-cha. Oui, ils semblent rapides et fluides, gauches et désinvoltés, résolument jetés, le tour le plus difficile de tous, pour paraître complètement sans effort, ces torsions de jujitsu les plus spontanées, mais ce qui reste remarquable est leur véritable charge émotionnelle. Car l'art de Gent est fondamentalement assez touchant et sincère, ce qui fait plaisir à voir dans notre climat d'ironie et de parodie, et c'est cette sincérité qui le rend résonnant et mémorable, nous accordant une réponse viscérale, rapide mais inoubliable.

Une anti-pomposité provocante est l'arme la plus constante de Gent, qui tranche les prétentions du monde de l'art comme un Malbec tranchant un steak marbré, avec un esprit vif, une position de bantam exemplaire. Au risque de me citer une fois de plus : «Ah, mais le travail lui-même, la richesse des compétences et des styles, le glissement léger entre le voir et l'être rapides, l'esquisse d'un monde spécial à partir de feintes et de coups, en sachant précisément ce que vous faites et en ne le faisant pas, en osant votre propre talent, vos compétences techniques, toujours si sagement en cachette. Voici ce mot interdit «romantique» et tous ses sens capiteux, une conjuration par un magicien rusé d'un endroit spécial où l'amour et le sexe et la luxure et la perte, le vrai «glamour» dans le vrai sens du mot «chagrin d'amour» et la beauté, sa géographie du coucher de soleil, peuvent triompher comme dans la chanson parfaite».

Bien que Gent puisse sembler être le nomade urbain par excellence, il ne faut pas oublier qu'il a grandi à la campagne, ou sur ses bords rouillés. Il est tout à fait logique que le grand-père de Gent ait été un gitan irlandais rural, «Punching» Tommy Kilgannon de Sligo, champion poids welter du nord de l'Angleterre, car sa propre esthétique est continuellement équilibrée par l'arcadien, un rêve d'exil à la campagne loin de toutes les obligations de la ville grouillante. Ainsi, bien que la première victoire notable de Gent en tant qu'entrepreneur ait été CABIN à Dubaï, la plus grande des villes, son attrait était précisément fondé sur la nostalgie de son studio préféré, perdu dans la partie la plus éloignée de l'Écosse. De même, le succès de Sessions est parfaitement contrebalancé par le tout aussi beau Boath, dans les Highlands.

Dans tout le travail de Gent, en tant que restaurateur-entrepreneur et artiste, il y a un jeu entre une compréhension amusée, une reconnaissance en forme de clin d'œil, de l'attrait du glamour et un désir sincère pour la solitude et la subsistance de la campagne. En fin de compte, il n'y a rien que Gent préférerait faire plutôt que de se tenir debout jusqu'à la taille dans des cuissardes et de regarder l'eau sombre passer devant lui, pour assister au crépuscule et à son retour au chalet familial, au crépitement du feu et à l'arôme du rôti qui attend, quelque chose de rare provenant de la cave. Pour citer Archibald MacLeish, «Les poètes se tiennent souvent près des pêcheurs en pensée. Les poètes sont toujours en train de patauger et de pêcher à la limite du lent flux du langage, à la recherche de quelque chose qu'ils peuvent pêcher et mettre à profit.

Gent est né au-dessus d'un pub notoire du Cheshire, «The Slow and Easy» et, grâce à son père, a vécu toute sa jeunesse dans des logements rattachés à des pubs, des bars et des restaurants, tandis que sa grand-mère tenait un magasin de fish'n'chips. Cela explique l'aisance et le succès de Gent dans ce que l'on appelle «l'industrie de l'hospitalité». Le divertissement, la nourriture et la boisson, et beaucoup d'entre eux, l'amour et le meurtre du samedi soir, les stupéfiants et les érotiques des toilettes, les bagarres de bar et la romance du coin, courent dans son sang, son héritage enchevêtré. C'est un monde où l'on s'échappe, le temps d'un week-end, d'une nuit, de la réalité, où l'on offre une fragile rédemption, ne serait-ce que sous la forme d'alcool, de drogues, de sexe occasionnel ou de simples plaisanteries et liens, une camaraderie temporaire mais gratifiante.

Il ne s'agit pas non plus d'un monde de droits bourgeois et, bien que Gent ne joue jamais le rôle du «héros de la classe ouvrière», il n'est pas attiré par ce que Nabokov appelait «posh lust». En tant que tel, Gent reste joyeusement ami avec les milliardaires des fonds spéculatifs les plus riches et les plus grands aristocrates terriens, tout en restant absolument lui-même, fier à juste titre de sa famille et de sa riche histoire. Si l'œuvre de Gent tente de nous dire ce que c'est que d'être lui (ou son avatar alternatif de star du rock), il le fait avec autant de sel que d'humour, notamment dans cette grosse signature GENT. C'est une proclamation de son être, de son identité démesurée, et aussi un commentaire sur le caractère présumé du «gent» anglais. Il se trouve que Gent est vraiment un gentleman, au sens propre du terme, tout en étant amusé de constater qu'il défie, subvertit, les stéréotypes de toute définition de classe fixe.

Gent ne semble pas intéressé par la vie de la classe ouvrière britannique, mais reste plutôt fatalement attaché à son équivalent nord-américain, trouvant une romance continue, une lueur constante, de l'espoir et des efforts dans cette mythologie douce-amère des cols bleus. En tant que tel, Gent n'est jamais petit et anglais, provincial et paroissial, son regard étant fixé sur cet immense horizon miroitant du Nouveau Monde. D'où son amour de Springsteen, Tom Waits et Neil Young et de toute une gamme de stars de la musique country, d'Emmylou Harris et George Jones à Courtney Marie Andrews ; son attirance pour les boxeurs comme George Foreman et Mike Tyson, les surfeurs, les hot-rodgers, les hobos et les poètes sans abri, tous les gens de la nuit à la dérive de ces vastes Amériques.

Gent a vécu, travaillé et souvent exposé au cœur d'Hollywood, et cette ville des rêves est certainement sa maison spirituelle alternative, aussi attachée à la mythologie de l'échec, de l'échec glorieux et ignoble, qu'à celle du succès ; sachant que tant de gens doivent échouer - ne jamais obtenir ce rôle, rater la dernière audition cruciale - pour que d'autres, beaucoup moins nombreux, puissent s'élever vers la gloire. Gent ne manque pas de tendresse, mais c'est la tendresse de Nathaniel West et de Joan Didion, dans laquelle le prétendant condamné, le «peut-être» et le «presque» se baignent dans leur propre pathos poétique, leur propre nocturne de chagrin d'amour joué doucement comme la musique des cigales dans la périphérie crépusculaire d'un certain Silverlake.

Rien ne peut être plus délicieux que Hollywood et l'échec, à moins que ce ne soit l'alcool et le désespoir, et ici nous sommes, bien sûr, obligés de parler de l'écrivain Scott Fitzgerald. Et ce n'est pas seulement parce que sa prose offre l'équivalent littéraire exact de l'esthétique visuelle de Gent ; pleine d'esprit, apparemment sans effort, d'une poésie éclatante, tranchante comme la galaxie nocturne, tactile dans sa tristesse de guitare en acier. Non, nous pouvons aussi jumeler Gent et Fitzgerald dans leur héritage commun d'une enfance catholique, une éducation religieuse rituelle qu'ils sentent tous deux en eux, qu'ils n'ont pas pu entièrement surmonter, même s'ils ne participent plus à sa célébration. Car ce n'est pas le «Dieu» qui manque chez Gent, qu'il s'agisse de ses couvertures transformées et détournées du magazine Financial Times, intitulées «God Series Volume One», ou d'une peinture proclamant avec audace, de manière numineuse, «OH GOD GENT».

De même, on a beaucoup écrit sur François et sa foi, notamment dans le livre de Joan Allen, Candles and Carnival Lights : The Catholic Sensibility of F. Scott Fitzgerald, qui analyse en partie sa nouvelle clé de 1924, Absolution. Dans cette histoire, le sombre dogme de l'église est mis en contraste avec la majesté du quotidien. Le prêtre fatigué, dans son église du Dakota, tente d'expliquer sa vision de la manière suivante : «Au moment où vous êtes entré dans la fête, il y a eu un moment où tout le monde était correctement habillé... et il y avait des bols remplis de fleurs... ma théorie est que lorsqu'un grand nombre de personnes se réunissent dans les meilleurs endroits, les choses brillent tout le temps.

Pourtant, le garçon qui est venu se confesser a la certitude qu'il a aussi fait sa part «en disant une chose radieuse et fière». Au moment où il avait affirmé l'honneur immaculé, «un fanion d'argent avait claqué dans la brise quelque part et il y avait eu le craquement du cuir et le brillant des éperons d'argent et une troupe de cavaliers attendant l'aube sur une colline basse et verte. Le soleil avait fait des étoiles de lumière sur leurs cuirasses, comme l'image à la maison des cuirassiers allemands à Sedan.» Si cela ressemble à une peinture de Gent, il en va de même pour la conclusion de l'histoire, qui décrit le paysage du Midwest autour de l'église, le paysage des Badlands de Malick et Springsteen ; le problème avec l'écriture de Fitzgerald est qu'il devient irrésistible de la citer, de la même manière qu'on ne peut s'empêcher de montrer à tout le monde les photos de l'œuvre de Gent sur son téléphone.

«Dehors, le sirocco bleu tremblait sur les blés, et des filles aux cheveux jaunes marchaient sensuellement le long des routes qui délimitaient les champs, appelant des choses innocentes et excitantes aux jeunes hommes... La nuit tomberait dans trois heures, et tout le long du pays, il y aurait ces filles blondes du Nord et les grands jeunes hommes des fermes allongés à côté des blés, sous la lune...». À la fin, le garçon qui est venu se confesser, qui sait qu'il est en train de perdre sa foi catholique, a sa propre révélation, une révélation qui, en fin de compte, pourrait décrire la propre relation de Gent à la même croyance, à la gloire du monde ; «ses propres convictions intérieures étaient confirmées. Il y avait quelque chose d'ineffablement magnifique quelque part qui n'avait rien à voir avec Dieu». •



GENT PARIS

TEXT BY ADRIAN DANNATT

'You can be an artist without being anything in particular.' - Marcel Duchamp

So I kept hearing whisper of him long distance and could not fight that legend then; gambler, lover, drunk, balladeer, dandy, wit and deadbeat, skid-row charismatic adrift in haute luxury, bankrupt celluloid burn out with his own penthouse vista, own internal elevator to the stars; now flush in San Francisco or mit harem in Dubai, stumbling dumb streets of downtown LA in an almost turban, smashed on vintage something on a vast estate in Scotland, playing sweet Country at top volume in the snow, scratched like a diamond vial, rusty his suit of armour, warrior tweed, brutal glass-paw to south-jaw etcetera.

I wrote those words about Jonathan 'Jonny' Gent a full decade ago, in celebration of his last solo show which took place in Manhattan back in 2012, trying to capture some fleeting sense of the sheer magic and mystery of the man. No, Gent may not have had an exhibition in the last ten years but he has certainly been busy. It was whilst living and working in Dubai that Gent first realised others might like to share - however vicariously - his delicious bohemian way of life, to "steal a glimpse behind the studio curtain." And thus he created CABIN, a version of his working studio which served also as a store, bar, restaurant, haven of civilisation. Dubai had certainly never seen anything so sexy and the concept soon found a ready buyer-investor who smartly snapped up Gent's brainchild. Whereupon Gent returned to London to build CABIN STUDIO LTD, a company designed to make his conviviality, his very style of living and working, available to the wider world, less a 'brand' than an attitude, mirroring the practice and ethos of his creativity, and not without profit.

This in turn led to Gent creating the Sessions Arts Club in the heart of London, occupying the grandest listed Georgian building in Clerkenwell, which soon became the most talked-about over-booked restaurant in the capital, a buzz which turned into a roar then a deafening cacophony of glory, the hottest hot table in town. And as always art was at the centre of the action, not just in terms of the Blue Chip gallerists, collectors, curators and artists who fought for any available booking, but also in the carefully chosen rotating exhibitions of works and indeed Gent's own impressively paint-splattered studio, the essential engine of the whole enterprise.

The success of Sessions was followed by the establishment of Boath House, Gent's self-described 'sanctuary' up in the Scottish Highlands where again creativity remains the central generative concept, whether for visiting musicians and resident writers or Gent's personal atelier. Sessions and Boath will inevitably soon be followed by similar new venues, whether in New York, Ibiza or the Côte d'Azur.

Most importantly Gent's talent as maître'd, host, decorator, restaurateur, designer, hôtelier, must be understood as just one other facet of his manifold creative energy, having emerged directly out of his artistic practice. For Gent was born into it, knowing he was an artist from the earliest age. Yes, as a mere infant he created a raft of drawings of exceptional precocity, carefully preserved and worthy of exhibition in themselves, in the way so many renowned artist's biographies begin. But Gent knew he was an 'artist' in a much wider sense, an artist of life if you will. Like Arthur Cravan, a fellow pugilist, adventurer and world traveller, Gent has never felt any pressure to perform for peers or soi disant 'professional' art world; he does what he does, cooking, laughing, fishing, fucking, fighting, dancing or drinking, as an artist regardless of the need to tell or show. To be with Gent, within the steady radar of his charm, the luminous static of his danger, jester and soldier, juggler and Janissary, is to enjoy the world as the true artist makes it appear, wills it thus.

Gent attended art college in Cheshire and Edinburgh (where he was nearly expelled for refusing to do anything but what he so wanted) before setting up his first studio in Glasgow, an abandoned laundrette in a shady part of town. No sooner had Gent filled it with fresh loveliness than a certain Des Hamilton happened to stroll by, who being a famous casting director and swiftly spotting his star potential immediately attempted to recruit Gent as an actor. On being refused he decided instead to buy Gent's entire existent oeuvre and become his de facto agent. As such he placed his work with his vast roster of celebrity clients and friends (names too fabled to be whispered here), all of whom inevitably came to adore Gent also.

Gent started hanging on film sets in Paris and Italy, not least collaborating with Luca Guadagnino, before hosting his first sell-out show in 2004 at Hotel gallery in London, run by Darren Flook and Christabel Stewart. And from then on, in his own words "it was straight to Hollywood." In LA Gent was adopted by another top casting director John Papsidera, who invested heavily in his work and organised his first American solo at Glu Gallery, entitled 'This is the One They're Going to Remember Me For.' By now Gent had a studio in deep Beverly Hills and soon found himself addicted to opening new ones around the world, eventually creating a dozen everywhere from Ireland to Bangkok, Venezuela to Cagnes-sur-Mer and Monaco; each of these was a unique haven, secret space, devoted to food, art and music. They also bred a constant flow of admirers, collectors and patrons.

Refreshingly, Gent could not care less about knowing the names of artists or movements or current trends. And his work is so potent precisely because it comes from this position of disengagement, almost Buddhist detachment, outside the tides of worldly ambition and approval. Gent cannot stop himself, drawing, painting, collaging, potting, plotting, snapping, scribbling, summoning, and all for himself, for the delight of it, with the energy and spontaneity of pure punk DIY. For Gent was born in 1976, annus mirabilis of that punk explosion which seemingly imbued his body, still sings in his blood. As always when people have first met Gent they immediately start frothing about his charm (whether my 98 year old mother or some nubile debutante) and irresistible scallywag bravura, whereupon I am obliged to interject, "Yes, yes, but have you seen the actual art that he makes, it's wonderful, quite regardless of the boy himself, you simply have to see it."

Gent deals with mythology, personal and universal, pop cultural, lore and legend, archetypes and ancestors. He mines a sort of 'history painting' (as in the grandest traditional Old Master genre) but 'history' in its friskiest sense, its most human, close to the bawdy anecdote of Hogarth. An early series of oil-on-board works by Gent featured himself in the guise of various military heroes, teleported across time with his distinctive yellow thatch intact, to fight valiantly in the Ypres trenches, at Gettysburg or in Napoleonic charge.

Here Gent's high-romanticism is to the fore, fully fluttering; exploiting the latent 'fictionality' within figurative painting Gent cast himself as a series of imaginary figures, like a screenwriter or actor he can 'play' the most dangerous roles without risk, the villain of some war or rock tour, bordello fiasco, and come out undamaged, the only strain to his painter's wrist. These serve as almost-postcards, a visual remembrance, a fantasy biography in diaristic mode wherein Gent grants us a precise mood, atmosphere, in his cheerfully direct way, no waffle, straight to the point, crystal clear with no excess fat but plenty of sizzle.

Gent is actually relatively slow in the production of his work, minting only a small number of greatest hits every year, for each requires to be hand hewn, from the long experience of his lifetime; yet they have the happy aura of works banged out daily, wobbly watercolours

each hungover morning or a stream of micro-masterpieces during a long night of teeth-grinding cha-cha. Yes, they seem fast and fluid, southpaw and slapdash, defiantly throw-away, the hardest trick of all, to look completely effortless, those most spontaneous of jujitsu twists, but what remains remarkable is their genuine emotional charge. For Gent's art is fundamentally rather touching and sincere, so nice to see in our climate of irony and parody, and it is this sincerity which makes it resonant and memorable, granting us a visceral response, quick yet unforgettable.

A defiant anti-pomposity is Gent's most consistent weapon, slicing through the pretensions of the art world like a sharp Malbec cutting marbled steak, with a flitting wit, an exemplary bantam stance. At the risk of quoting myself once again; 'Ah, but the work itself, rich skills and styles, slipping lightly between swift seeing-and-being, sketching a special world from feints and jabs, from knowing precisely what you are doing and then not doing it, daring your own talent, your technical chops, always so wisely on the sly. Here is that forbidden word "romantic" and all its heady senses, an conjuring by a cunning Magus of a special place where love and sex and lust and loss, the real "glamour" in the true meaning of heartbreak and beauty, her sunset geography, can triumph as in the perfect song.'

Although Gent might seem a quintessential urban nomad it should not be forgotten he grew up in the country, or its rusty edges. It makes perfect sense that Gent's grandfather was a rural Irish gypsy, 'Punching' Tommy Kilgannon from Sligo, Welterweight Champion of Northern England, for his own aesthetic is continually balanced by the Arcadian, a dream of country exile far from all obligations of the teeming town. Thus though Gent's first notable victory as an entrepreneur was CABIN in Dubai, most city of cities, its appeal was precisely based on a nostalgia for his favourite studio, lost in the most distant part of Scotland. Likewise, the success of Sessions is perfectly counterbalanced by the equally beautiful Boath, up in the Highlands.

Within all Gent's work, as restaurateur-entrepreneur and artist, there is a playoff between an amused understanding, winking acknowledgement, of the lure of glamour and glitter and a heartfelt longing for the solitude and sustenance of the country. In the end there is nothing Gent would rather be doing than standing waist deep in waders watching the dark water race past him, attending the dusk and his return to the family cottage, the crackle of a fire and aroma of awaiting roast, something rare from the cellar. To quote Archibald MacLeish, 'Poets often stand close to fishermen in thought. Poets are always wading and seining at the edge of the slow flux of language for something they can fish out and put to their own use.'

Gent was born above a notorious pub in Cheshire, 'The Slow and Easy' and thanks to his publican father lived his entire early life in accommodation attached to public houses, bars and restaurants, whilst his grandmother ran a fish and chip shop. This helps explain Gent's ease and success within what is termed 'the hospitality industry'. Entertainment, food and drink, and lots of it, Saturday night love and murder, lavatory stall narcotics and erotics, barroom brawls and corner romance, run in his blood, his tangled heritage. This is a world predicated upon providing escape, for a weekend, just one night, from the grind of reality, offering a fragile redemption if only in the form of alcohol, drugs, casual sex or mere banter and bonding, some temporary yet rewarding camaraderie.

This is also, defiantly, not a world of bourgeois entitlement and though Gent never plays the clichéd 'working class hero' he feels no lure to what Nabokov termed 'posh lust'. As such Gent remains happily pally with the wealthiest hedge fund billionaires and grandest landed aristocrats whilst remaining absolutely himself, rightly proud of his family and their rich history. If Gent's work is trying to tell us what it is like to be him (or his alternate thespian rock star avatar), it does so with as much salt as humour, not least in that fat signature GENT. This is a proclamation of his being, his outsize identity, and also a commentary on the assumed character of the English 'gent'. As it happens Gent really is a gentleman, in the proper sense, whilst amusedly aware that he defies, subverts, the stereotypes of any fixed class-definition.

Gent does not seem interested in British working-class life but rather remains fatally committed to its North American equivalent, finding a continual romance, steady glimmer, hope and striving in such bittersweet Blue Collar mythology. As such Gent never acts small and English, provincial and parochial, his sights fixed on that huge shimmering horizon of the New World. Hence his love of Springsteen, Tom Waits and Neil Young and a whole gamut of Country music stars from Emmylou Harris and George Jones to Courtney Marie Andrews; his attraction to boxers like George Foreman and Mike Tyson, surfers, hot-rodgers, hobos and homeless poets, all the drifting midnight people of these vast Americas.

Gent has lived, worked and oft exhibited in the heart of Hollywood, and that city-of-dreams is surely Gent's alternative spiritual home, as committed to the mythology of failure, glorious ignoble failure, as to success; knowing that so many must fail - never get that part, flub the final crucial audition- in order for those others, far fewer, to soar to glory. Gent does not lack for tenderness but it is the tenderness of Nathaniel West and Joan Didion, in which the doomed contender, the might-have-been and once-could-almost, bathe in their own poetic pathos, their own heartbreak nocturne played soft as cicada muzak in the twilight outskirts of some Silverlake.

Nothing could be more delicious than Hollywood and failure unless it is drink and despair and here we are, of course, obliged to speak of Francis Scott Fitzgerald. And this is not just because his prose offers the exact literary equivalent of Gent's own visual aesthetic; witty, seemingly effortless, glowingly poetic, sharp as the night galaxy, tactile in its steel-guitar tristesse. No, we can also twin Gent and Fitzgerald in their shared heritage of a Catholic childhood, a ritual religious upbringing they both sense within them, could not entirely overcome, even if they no longer participate in its celebration. For there is no shortage of 'God' in Gent, whether his transformed, detourné covers of the Financial Times magazine entitled 'God Series Volume One' or a painting so boldly, numinously, proclaiming 'OH GOD GENT'.

Likewise much has been written on Francis and his faith, not least Joan Allen's book, Candles and Carnival Lights: The Catholic Sensibility of F. Scott Fitzgerald, which partly analyses his key 1924 short story Absolution. In this story the dark dogma of the church is contrasted with the majesty of the everyday. The weary priest in his Dakota church attempts to explain his vision thus; 'Just as you went into the party there was a moment when everybody was properly dressed... and there were bowls around full of flowers... my theory is that when a whole lot of people get together in the best places things go glimmering all the time.'

Yet the boy who has come for confession has a certainty that he has also done his part 'by saying a thing radiant and proud. At the moment when he had affirmed immaculate honor a silver pennon had flapped out into the breeze somewhere and there had been the crunch of leather and the shine of silver spurs and a troop of horsemen waiting for dawn on a low green hill. The sun had made stars of light on their breastplates like the picture at home of the German cuirassiers at Sedan.' If this sounds like a Gent painting so does the story's conclusion, describing the Midwestern landscape around the church, the landscape of Malick and Springsteen's Badlands; the trouble with Fitzgerald's writing is that it becomes irresistible to quote in the same way one can't stop oneself showing everyone Gent's pictures on one's phone.

'Outside the window the blue sirocco trembled over the wheat, and girls with yellow hair walked sensuously along roads that bounded the fields, calling innocent, exciting things to the young men... It would be night in three hours, and all along the land there would be these blonde Northern girls and the tall young men from the farms lying out beside the wheat, under the moon.' In the end the boy who has come to confess, who knows he is losing his Catholic faith, has his own revelation, one which in the end might describe Gent's own relation to the same creed, to the glory of the world; 'his own inner convictions were confirmed. There was something ineffably gorgeous somewhere that had nothing to do with God.'

